

Faut-il brûler l'O.N.F.?

Léo Bonneville

Number 109, July 1982

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/51008ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Bonneville, L. (1982). Faut-il brûler l'O.N.F.? *Séquences*, (109), 2-3.

FAUT-IL BRÛLER L'O.N.F.?

Le Comité d'étude de la politique culturelle fédérale a publié, au début de l'année, son « Compte rendu des mémoires et des audiences publiques » qui n'est qu'une synthèse des interventions lues et entendues. Les conclusions et les recommandations doivent paraître dans un autre volume en préparation.

Les plaintes et les récriminations contre l'O.N.F. ne manquent pas. C'est une litanie de protestations et de revendications de toutes sortes. On accuse sa bureaucratie envahissante et son pouvoir centralisateur. On relève sa concurrence déloyale envers les compagnies indépendantes. On déplore la gratuité de location de ses films. On demande son retrait de la production des films gouvernementaux. On souhaite que les organismes fédéraux aient recours aux services, aux talents et aux produits de l'industrie cinématographique indépendante plutôt qu'à l'O.N.F. On désire que les bibliothèques distribuent les films de l'O.N.F., afin d'en assurer un meilleur rayonnement. Le cinéaste Michel Régnier réclame que la programmation de l'O.N.F. fasse une plus large part aux pays du Tiers monde. « Je ne crois pas, dit-il, qu'en 1980 on puisse encore être provincialiste, régionaliste et nationaliste. On ne peut être qu'humaniste. » De son côté, le Studio D, responsable des programmes de l'O.N.F. pour les femmes, exige des fonds supplémentaires pour sa production. Mais c'est l'Association des producteurs de films du Québec (A.P.F.Q.) qui a frappé le coup fatal en déclarant tout de go que « l'Office devrait commencer à fermer boutique dès maintenant... On ne peut permettre à un organisme comme l'O.N.F. de dévorer un budget de 50 millions de dollars par année et de produire si peu. Je me rends compte que ce que nous disons est assez brutal mais je pense qu'il faut en arriver là. » Ces propos rejoignent ceux de Serge Losique, le directeur du Festival des films du monde, parus dans la presse il y a quelques mois.

Faut-il vraiment en arriver là?

Nous ne le croyons pas. L'O.N.F. est un organisme canadien qui a fait ses preuves et ses réalisations montrent suffisamment la qualité de ses produits. Est-il nécessaire de rappeler certains faits de sa courte histoire?

Il faut être myope pour ne pas se rendre compte que ce qu'on appelle le cinéma québécois est né précisément à l'O.N.F. avec les films de Perrault, Dufaux, Groulx...

Combien de débutants ont eu la chance de se voir confier un premier film par l'O.N.F.?

Que dire du département de l'animation — un des plus remarquables au monde — qui a laissé travailler en toute quiétude un artiste exceptionnel comme Norman McLaren et qui a produit de nombreux films qui font la gloire de l'O.N.F.?

Combien de films ne verraient jamais le jour si l'O.N.F. n'avait ni l'audace ni le courage de les produire parce qu'ils ne sont pas — comme on dit — commerciaux?

Et puisqu'on a parlé du Tiers monde, saluons les jeunes Africains qui viennent s'initier au cinéma dans les coulisses de l'O.N.F.

N'oublions pas les longs métrages variés — fiction, reportage, documentaire — qui apportent de nouveaux fleurons à l'O.N.F. Quand un film comme *J.A. Martin photographe* remporte deux prix à Cannes, c'est tout l'O.N.F. qui est à l'honneur.

Bref, on trouve, dans cette maison, suffisamment de produits valables pour lui faire encore confiance.

Cela ne veut pas dire que tout est parfait.

On sent depuis quelque temps une sorte de stagnation. On dirait que l'O.N.F. travaille au ralenti. Que se passe-t-il? L'armée d'employés qui oeuvrent dans différents secteurs forme le rouage qui fait marcher la machine. Mais que feraient-ils ces employés sans la réalisation de films? Ils seraient des ouvriers inutiles. Car ce qui compte primordialement ce sont les réalisations cinématographiques. C'est pourquoi nous attendons chaque produit avec intérêt.

Et puis après la production vient la distribution. Mais ce n'est pas suffisant de mettre les films en circulation. Il faut s'assurer de leur qualité matérielle. Pourquoi laisse-t-on circuler des copies rayées, amputées de plusieurs mètres, atteintes d'un son déficient? Ces carences déflorent une oeuvre, rendent l'auditoire mécontent et jettent du discrédit sur l'O.N.F.

Il faut le dire franchement. L'O.N.F. a un rôle spécifique à jouer que ne peut accepter la majorité des firmes productrices. Il faut lui laisser produire librement les films qu'il désire sans l'envier, car sa concurrence est loin d'être déloyale. Dans la production artistique — car ne l'oublions pas, le cinéma est aussi un art — il est heureux que l'État (par l'O.N.F.) encourage les nôtres à s'exprimer. Un film demande de nombreux collaborateurs et comprend plusieurs étapes dans sa réalisation. Réjouissons-nous si nos artistes travaillent. Toutefois il faut comprendre l'inquiétude de l'A.P.F.Q. qui trouve que l'O.N.F., avec ses 50 millions de dollars, produit si peu. Il faut que l'O.N.F. se réveille, que sa direction fasse preuve d'imagination et ses artistes d'esprit créatif. Nous sommes en droit, citoyens du Canada, d'attendre que cet organisme nous donne régulièrement des oeuvres de qualité. Sommes-nous dans des années de vaches maigres? Quoiqu'il en soit, l'absence, le vide, le néant sont les ennemis de l'art.

Comme il est toujours vrai que l'on juge l'arbre à ses fruits, à quand la prochaine récolte à l'O.N.F.?

A handwritten signature in black ink, appearing to read 'J. Bourdelle', with a long horizontal flourish underneath.